

Pour terminer ces échos, je dirai quelques mots d'une question d'intérêt public. Vous en avez entendu parler, et je ne vous apprend rien de bien nouveau, chers lecteurs, en vous disant que la Cie des tramways de Montréal fait sa cour à notre municipalité. Elle voudrait obtenir de cette dernière une très longue prolongation de ses franchises. Cette Compagnie, que gèrent des hommes habiles, offrirait, en retour, des taux de passage exceptionnellement avantageux pour nos concitoyens.

A cela, rien de mal. Mais la concurrence gênerait tout, si la Compagnie rivale s'avisait de faire voyager gratis ses passagers, comme le fit naguère celle d'un chemin de fer américain ; quelquefois, même, de payer ses clients et de leur faire cadeau d'un jambon pour tromper l'appétit durant un long trajet. Certains de nos ouvriers pourraient abuser de la situation ! Je proteste donc en leur nom, puisque leur modestie les empêche de faire cette petite démarche, toute de "décorum". Comme en Amérique il faut s'attendre à tout, il est bon d'aviser aux désagréments possibles. Mais, entre nous, je crois pouvoir affirmer que cette extrême générosité ne serait qu'un mythe, imaginé dans le but de donner à nos échevins le temps de réfléchir sur une aussi grave question.

L. d'O.

LA SEMAINE

Jadis d'enthousiastes jeunes gens, poussés par le patriotisme le plus pur, consacrèrent leur talent et leur zèle d'apôtres à la défense de la liberté. D'aucuns perdirent la vie à ce jeu.

De par le monde s'éleva magique et universelle la grande voix de l'espérance, laissant entendre que les Républiques ou les Monarchies constitutionnelles de l'avenir tiendraient les peuples au courant des problèmes internationaux. Longtemps on crut à l'impossibilité d'actions décisives prises par quelques hommes, sans le consentement de leurs concitoyens.

Or, cette belle théorie semble loin de se réaliser. Pour se convaincre du peu d'estime dont elle jouit dans les hautes sphères gouvernementales, il n'y a qu'à lire les journaux politiques. Même les organes de l'opinion publique, que l'on qualifie d'officiels, se contredisent tous les jours. A en juger d'après leur lecture, la stabilité des combinaisons faites par les chancelleries paraît aussi variable que celle de la colonne barométrique.

A Paris, à Londres, à Berlin, partout les ministres en conseil prennent des décisions, donnent des ordres aux ambassadeurs, écrivent les pages de l'histoire du jour, sans que le grand public sache le moins du monde à quelle cuisine savante ces messieurs accommodent sa destinée. Seuls les diplomates sont dans le secret de ces demi-dieux.

Est-il donc possible de s'étonner de l'ignorance dans laquelle on tient le peuple, au sujet de la politique générale, quand des députés n'en savent pas plus long ?

Les interpellations éclairent ces questions, dit-on ! Qu'il soit permis de constater combien faible est ce genre d'éclairage, les ténèbres lui seraient parfois préférables. Voici des mois que la question des Balkans occupe l'univers. D'un instant à l'autre, cette crise européenne peut atteindre une période d'acuité dangereuse.

Qu'en savons-nous ?

Très peu de chose, vraiment.

La fusillade crépite en Macédoine, le canon gronde aux frontières de la Bulgarie. Des milliers de femmes et d'enfants sont égorgés, et, après avoir subi des outrages sans nom, deviennent la pâture d'animaux immondes. L'Europe, elle, regarde, la main posée sur la garde de son épée.

Comme on le voit, en tant que tableau symbolisant la paix, qu'on proclame sans cesse, celui-ci est assez réussi.

Un jour, on nous dit que tout est perdu, que l'horrible embrasement va commencer.

Le lendemain on annonce une accalmie et la possibilité d'une solution pacifique. Puis, on repart d'hostilités, et ainsi les mois se suivent, tandis que le monde s'inquiète de plus en plus et gémit sur le sort des malheureux qu'opprime Sa Hautesse le Sultan Abdul-Hamid, l'homme rouge de Constantinople.

Ah ! que les mères doivent embrasser leurs bébés, quand elles songent à ces horreurs !

Cela n'empêche pas toutefois les promenades des chefs d'Etats. Partout ils proclament que leurs sujets peuvent dormir en paix sur les deux oreilles.

Le Tzar visite l'empereur d'Autriche, les souverains italiens et le Saint-Père. A leur tour, Victor-Emmanuel II et la reine du pays où fleurit l'oranger, se rendent à Paris, et, ailleurs. Bref, ces déplacements où le protocole joue un si grand rôle se multiplient plus que jamais. On voit bien que nous sommes au siècle des voies de communications rapides. En jouant un peu sur les mots, on les entend presque, les communications qu'échangent ces meneurs d'hommes, mais on ne les comprend guère.

Ce que l'on sait positivement, c'est que la France envoie des troupes en Extrême-Orient et sur les confins du Maroc, que l'Allemagne astique plus que jamais ses armes, que la Russie n'évacuera pas la Mandchourie, que l'Angleterre abandonne ses prétentions à Fez, pour une autre part du gâteau mondial.

Enfin, on n'ignore pas non plus que des scènes violentes troublent de ci de là les réunions des socialistes.

Sans jouer aux politiciens, les ouvriers, même, réclament de leur côté, et des financiers s'agitent.

Ce qui arrive en notre pays, au Sault Sainte-Marie, se répétera ailleurs, demain, et ne peut que donner un léger aperçu de la question complexe du travail et du capital. Question qui, par excellence, est en quelque sorte le ferment dont les nations redoutent les effets.

En somme, il se passe tant de choses, nous en entendons et en lisons tant d'autres que, l'habitude aidant, nous les envisageons avec calme, en notre paisible Canada. C'est sans doute ce qu'il y a de mieux à faire. Quoiqu'il arrive parmi les hommes, les lois sidérales n'en subiront aucune perturbation !..

L'ART DE VIVRE

USAGES CONTEMPORAINS

Autrefois, — ce n'est pas récent, puisqu'à cette époque régnait à Rome Caligula, — il y avait, à Lyon, une académie dont les membres, quand ils avaient commis un mauvais ouvrage, étaient condamnés à l'effacer avec leur langue ou à être jetés dans le Rhône, à leur choix. Les deux procédés n'étaient pas tendres, et il y a lieu de supposer que les candidats ne se rencontraient pas si nombreux que de nos jours, pour briguer les fauteils abandonnés par les dépouilles mortelles des "Immortels" les ayant occupés.

Aux sièges laissés vacants, veulent s'asseoir, en une hâte de repos triomphal, une douzaine au moins de généraux écrivains ! Moralement, ils se bousculent, — heureusement que, d'apparence, ils sont courtois, — se jalouent et, toujours, en leur fort intérieur, font le voeu de voir leurs ennemis à l'eau, dont le miroir limpide coule au bas de l'Institut.

Or, voici que des femmes se veulent aussi unir en une docte assemblée, former une sélection d'art, de talent, et, j'espère... de vertu. Elles souhaitent, tout d'abord, composer un cercle dans le genre des "Ladies-Club" fonctionnant à Londres et à New-York, y avoir une bibliothèque, une salle de travail, un restaurant et même des chambres. Là, les isolées rencontreraient une illusion, de famille, et, parmi le nombre, se créeraient des sympathies sans doute consolantes. Il faudrait être élues à l'unanimité, présentées par des répondantes, payer une annuité et savoir, tant soit peu, se conduire dans le monde... Que pensez-vous de l'idée, mesdames ? — Quand "Monsieur" le soir, après le dîner, plus ou moins réussi, prendrait son chapeau et son parapluie pour aller trotter vers les boulevards animés sous les vacillantes clartés des globes électriques, "Madame" saisirait sa capeline et son parapluie et filerait, à travers l'ombre, jusqu'au club hospitalier "où de causer en paix on eût la liberté".

Ce serait la revanche, n'est-ce pas ? l'égalité des actes devant la société. Celui des deux époux rentrant le premier aurait le loisir de se clore, boudeur et mécontent, dans sa chambre, et l'affirmation des désunions conjugales s'accroîtrait du fait d'une indépendance d'allures, vite transformée en indifférence.

Ce besoin d'être deux, de se confier et de s'aimer aurait bientôt disparu dans la facilité des distractions extérieures, et le pauvre foyer disjoint n'aurait presque plus de chaleur.

La femme a un rôle, pas toujours amusant, mais souvent sublime : celui de se sacrifier avec un sourire, de se dévouer avec amour, de s'oublier sans cesse pour le bonheur d'autrui.

La scène où elle évolue, entourée d'un décor austère ou riant, offre, sans exception, vers les plans lointains, l'apothéose finale que lui gagna la Vierge Marie.

La femme — les médecins disent cela — a les nerfs moins sensibles que l'homme, elle souffre moins physiquement ; si on pouvait mesurer l'intensité de la douleur comme on mesure celle de la force, on verrait que la faculté torturante retient un quart en moins dans l'organisme féminin (!). Le croyez-vous, mesdames ?

Ce qui est certain, c'est que l'âme féminine supporte mieux une peine cuisante, elle agonise plus lentement que l'homme et recourt moins vite que lui aux moyens extrêmes.

Elle raisonne avec le chagrin, conserve mieux l'espérance, réagit plus vite ; sans doute parce qu'ainsi que le roseau, elle plie sous le vent et se redresse dans le calme.

Mais une chose mauvaisé, c'est l'agglomération des soucis, la constitution en société de natures aigries, se croyant méconnues, trouvant l'existence mauvaise et le sort injuste. Vraiment, il y a erreur à croire que conter un état d'âme pénible allège.

Par le récit analytique de soi, on se transforme à ses yeux en héroïne ; la confidente approuve, l'orgueil toujours au gué accourt, et un tout petit mal, au début, devient, par l'amplification imaginative, irrémédiable.

Le meilleur dissolvant des déceptions du coeur est encore le silence, et la prière surtout, dérivatif puissant, secret et doux, des plaies les plus profondes.

La prière est dans tout : dans l'admiration de la nature, dans l'élévation du coeur, dans l'acte le plus simple, quand la pensée s'y prête.

Réfléchissez à ceci : l'univers est créé sur les lois de l'équilibre, nos existences reposent sur la même balance ; donc, toute peine achète une joie.

LE CHEMIN DE LA VIE

Devant mes pas, semez la rose,
Que les chemins en soient couverts,
Pour qu'en marchant mon pied se pose,
Sur les fleurs aux feuillages vents.

De mon coeur, retirez la prose,
Laissez-le s'ouvrir aux doux vers,
Et que mes yeux voient tout en rose :
Les Printemps au lieu des Hivers.

Faites qu'au charme tout convie,
Pour que la route de la vie
Me soit facile à parcourir.

Si le but est toujours le même,
Au moins choisissons le poème
Pour aller doucement mourir.

CHARLES GARNIER.

PENSÉES

L'autorité doit être ou est la responsabilité. — BARTHOU.

La moquerie est de toutes les injures celle qui se pardonne le moins. — LA BRUYERE.

De même que les cieus, la terre a ses miracles. — SOUMET.

Rien ne sèche plus vite qu'une larme. — CICERON.

Le progrès ! Il ne changera jamais rien au coeur humain. — FRANCOIS COPPEE.

Dans un ménage bien assorti, la femme doit mener et le mari conduire ; l'un tient au sentiment et l'autre à la réflexion. — Mme NECKER.